L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 19 mars 1912.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	62	15
Mid.....	76	22
3 P. M.....	80	24
6 P. M.....	80	24

La vie chère.

On parle beaucoup depuis quelques années, depuis quelques mois surtout, du renchérissement de la vie. C'est devenu le refrain à la mode. Analysons en donc les causes et voyons jusqu'à quel point ce cri d'alarme poussé par des millions d'individus est fondé.

La majeure partie des choses de l'existence courante n'ont eu leur tarif modifié que dans d'infimes proportions, d'où l'on peut conclure que ce sont les habitudes de luxe de notre époque qui en premier lieu renchérissent la vie.

Un pain de cinq sous ne coûte pas plus de cinq cents. Les chapeaux, les chaussures, les faux-cols et les parapluies restent dans les limites de prix que nous leur connûmes jadis.

Il y a de bons couvre-chefs à un dollar, des "croquetons" solides à trois dollars et d'inusables "infards" de coton "façon soie" à cent sous.

Seulement il y a un mais :

Les temps ont changé. Assoiffés d'une élégance raffinée, éblouis par le luxe éclatant, attirés par un louable bon goût, les gens ne veulent plus d'ordinaire, les mœurs se sont modifiées.

On ne veut plus du moyen, on exige du beau, du très beau, et dame cela coûte. Les modes changent maintenant trois ou quatre fois par saison, et on ne veut pas détonner dans cette splendide harmonie de grâces, donc...ça revient très cher !

Voyez les petites boutiques de quartier, celles qui jadis vendaient les mille colifichets inutiles dont la femme aime à se parer, elles gémissent la misère, les inventaires sont désastreux.

Comparez leur les magasins luxueux, leur situation est florissante.

Combien de gens qui jadis prenaient des fiacres, par ci par là, ont aujourd'hui leur auto. Ça ne coûte donc rien les autos ? Les loyers augmentent, direz-vous ? Sans doute, mais il n'y a de disponibles que les petites maisons.

Construisez un immeuble, ascenseur, électricité, chauffage central, tout le confort moderne et faites payer le prix; mais on n'attendra pas que les maçons aient terminé, la location sera déjà faite....sur plans !

Et on entend des gens pleurer parceque la carotte a augmenté d'un sou, l'épinard de deux sous et le choux fleur de cinq sous ? Mais dépensez deux sous de plus pour la tomate et cinq dollars de moins pour les objets de luxe et sans nous flatter d'être très fort en mathémathiques nous pouvons vous assurer que le budget sera largement équilibré.

Le fétiche et la superstition au théâtre.

Chronique Parisienne :

Le théâtre du Gymnase joue en ce moment avec un gros succès "L'Assaut," de M. Henri Bernstein. On sait que l'auteur du "Détour," du "Marché," de "Samson," de "La Rafale" affectionne par une superstition indéracinable les titres de pièces en six lettres. Au surplus, "Après Moi," qui fut joué à la Comédie-Française, avait plus de six lettres ; et cette aventure n'a dû que confirmer l'écrivain dramatique dans la vertu qu'il attribue aux titres qui ont le nombre fatidique arrêté par lui. Mais ce fétiche ne lui suffit pas : il faut que dans chacune de ses pièces le mot "Zambo" soit prononcé. Ce mot ne veut absolument rien dire, c'est un fétiche, et vous pouvez l'entendre prononcer chaque soir dans le brouhaha des conversations du premier acte de "L'Assaut."

Les gens de théâtre sont très superstitieux : ils attribuent, comme les joueurs, des influences heureuses à des choses qui pour vous ou moi n'ont aucune signification. La vérité est que le théâtre est un peu un jeu ; il ne faut donc pas s'étonner si les auteurs et les acteurs ont des manies, des tics de joueurs. A vrai dire, entre le succès et le talent il y a tout un fossé : telle œuvre dramatique peut être remplie de talent et ne pas réussir pour des raisons tout à fait indépendantes de l'art du théâtre : tel artiste peut ne pas plaire parce qu'il ne s'est pas établi entre le public et lui ce courant électrique, cette chose impalpable qui fait que les effets portent, qui fait que le spectateur rit ou pleure. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la gent théâtrale cherche comme le clubman qui va jouer à son cercle les moyens les plus futiles en apparence pour attirer à lui la chance.

— —

Faut-il énumérer quelques-unes des superstitions bizarres des auteurs ou des acteurs ? Vous verrez que les uns portent sur eux des fétiches, les autres croient à la vertu de certains objets, de certains mots ; d'autres encore à l'efficacité d'allumettes, de gris-gris... tout comme les nègres du centre de l'Afrique.

J'ai vu un soir d'une répétition générale le regretté Georges Turner descendre effrayé tout à coup d'un fiacre où il se trouvait avec moi : il venait d'additionner les chiffres du numéro du fiacre, et cette addition avait donné un 3. Georges Turner prétendait qu'il fallait que la somme des chiffres donnât au moins un 6 ou un 7. Nous descendîmes du fiacre et on héla une auto qui passait. Horreur ! C'était encore un 3 que donnait la fatale addition. Et le pauvre Turner hochait la tête : "C'est sûrement un four" disait-il navré. Mais on n'avait plus le temps de changer de véhicule, car l'heure pressait. On arriva au théâtre du Gymnase. Le rideau allait se lever sur "Le Passe-Partout." La pièce se joua plus de cent fois. Mais tout de même Georges Turner tenait à son idée.

Qui s'imaginerait que M. Antoine, le directeur du théâtre de l'Odéon, puisse être superstitieux ? Ses intimes racontent qu'il porte toujours sur lui un petit portefeuille en cuir très solide ; ce portefeuille contient le décret de nomination de M. Antoine au poste de directeur de l'Odéon. Un des directeurs les plus réputés pour la foi qu'il ajoute aux fétiches, c'est M. Fernand Samuel. Dans son théâtre des Variétés, vous ne le rencontrerez jamais, été comme hiver, que le chef recouvert d'un chapeau de paille—car il paraît que la paille conjure le mauvais sort. N'est-ce pas aussi M. Fernand Samuel qui fit jouer dans les décors de "La Veine" une pièce à l'avenir de laquelle il croyait peu ? "La Veine", qui avait été donnée plus de trois cents fois, ne transmit, hélas ! pas son heureuse influence à l'œuvre dont je parle.

Autre superstition : vous pouvez lire les affiches du théâtre de la Porte-Saint Martin depuis que MM. Hertz et Coquelin tiennent en main les destinées de ce théâtre. Parmi les acteurs figure régulièrement M. Totah ; dans "La Flambée" même, il joue un rôle de domestique. Jamais M. Totah n'a émargé, car il n'existe pas ; il n'est qu'un fétiche personnel à M. Hertz : et il faut croire que son action est efficace puisque le théâtre de la Porte-Saint-Martin connaît les heureuses centièmes.

—

Le fétiche théâtral n'est pas une invention moderne. C'est même à une superstition de la fin du dix-huitième siècle que nous devons les mots "cour" et "jardin". Vous savez que le "côté cour", au théâtre, est la droite de la scène par rapport au comédien, tandis que le "côté jardin" en est la gauche. Or, sous l'ancienne monarchie, le Roi et la Reine, quand ils assistaient à une représentation, n'étaient jamais dans la même avant-scène. Le Roi assistait protocolairement au spectacle dans l'avant-scène de droite, et la Reine, avec les dames de la Cour qu'elle avait invitées, était dans l'avant-scène de gauche. Les machinistes, qui plantaient les décors, employaient ces deux expressions : "Poussez au Roi !" qui signifiait à droite, et "Portez à la Reine !" qui voulait dire à gauche. Quand la Terreur arriva, les sans-culottes interdirent, au théâtre comme ailleurs, le moindre mot pouvant rappeler la royauté abolie ; les employer c'était passer pour un ci-devant et risquer sa tête. Gros embarras dans le monde des machinistes. L'un d'eux, qui était quelque peu royaliste et en même temps chansonnier, tourna des couplets qui commençaient à peu près ainsi : "Quand par la cour le Roi reviendra, par le jardin rentrera la Reine." Le brave homme avait cette superstition ancrée qu'il reverrait ses souverains ; il fut paraît-il, guillotiné avant eux. On conserva néanmoins l'appellation parce que la loge du Roi au théâtre des Tuileries se trouvait du côté de la cour du Carrousel et la loge de la Reine du côté des jardins; et la chanson du pauvre machiniste a donné lieu à une expression qui est courante encore aujourd'hui dans le langage des coulisses.

—

Les superstitions d'acteurs sont variées à l'infini. On raconte que Rachel, la grande tragédienne, touchait du bois avant d'entrer en scène les jours de premières représentations. Quand elle prenait un frugal repas avant d'aller au théâtre ou dans sa loge, elle faisait servir la même collation à sa table en face d'elle ; jamais on ne put obtenir d'elle qu'elle expliquât cet usage. Certains de ses parents ou plutôt de ses ascendants, à qui il m'arriva de poser la question, m'ont affirmé que c'était une croyance religieuse de Rachel.

Si vous souhaitez bonne chance à certaines comédiennes, à certaines actrices un soir de répétition générale, vous êtes sûr d'être honni ; les chasseurs n'ont-ils pas la même superstition ?

Il paraît que Madeleine Brohan n'aurait jamais paru en scène un soir de première sans une robe bleue, ou, à son défaut, une jupe, un corsage bleu, fût-ce même un ruban bleu. La délicieuse Jeanne Samary avait une peur instinctive des nombres qui se terminaient par le chiffre 7. Mlle Blanche Toutain, qui joue actuellement au théâtre de la Renaissance dans "Le Bonheur sous la main," porte une médaille-amulette qui lui a été remise à Rome. Les opales portent la chance, disent les uns ; portent malheur, disent les autres; Mlle Henriette Roggers a toujours un bijou en opale.

La superstition peut aller loin : elle peut même dégénérer en pugilat. L'histoire suivante le prouve. A l'Opéra de Vienne il y avait autrefois deux chanteurs célèbres, le ténor Winkelmann et le baryton Reichmann, deux artistes qui avaient fait leurs preuves à Bayreuth, tous deux beaux chanteurs et remarquables comédiens. Le ténor Winkelmann croyait à l'influence du triangle et, devant débuter à Vienne dans "Tannhœuser," il se fit faire une harpe tout à fait triangulaire ; il obtint gros succès, non pas à cause de sa harpe, mais à cause de sa voix. Or, quelques jours après, le baryton Reichmann débuta dans la même œuvre de Wagner, mais, bien entendu, dans le rôle de Wolfram d'Eschenbach. Quand il aperçut en scène la lyre triangulaire de son camarade, il ne fit qu'un bond et jeta au loin dans les coulisses ce triangle qui, paraît-il, était pour lui signe de malheur. On comprend la surprise du ténor, l'étonnement du public. Et ce soir-là Tannhauser concourut dans la scène de la Wartburg sans lyre. On s'égaya quelque peu à Vienne, cela se comprend.

Ajouterai-je avant de terminer que M. Massenet, comme beaucoup de gens d'ailleurs, a horreur du nombre treize: ses manuscrits ne possèdent jamais de page treize ; ils sont numérotés douze et quatorze.

Toutes ces superstitions ne font de mal à personne ; elles font en tout cas du bien à ceux qui y croient. Aussi les respectent-on très scrupuleusement dans les théâtres.

Construction moderne.

On vient de construire à Santpoort, près de Harlem, en Hollande, la première maison "moulée", d'après les idées d'Edison. L'opération de la mise au moule a duré huit heures environ. Deux jours après, on enlevait les moules ; la maison était toute prête et les locataires prenaient possession de leur logis.

Depuis le vestibule jusqu'à l'escalier, tout a été coulé d'un seul jet au moyen d'une sorte de ciment d'une extrême résistance. Néanmoins, et par excès de précaution, on a posé horizontalement et perpendiculairement des tringles de fer qui augmenteront la solidité des murs et des planchers.

On le voit, c'est toute une révolution dans l'art de la construction. En quelques jours, on pourra désormais construire des maisons de deux et même trois étages. Les propriétaires y trouveront leur compte, car un immeuble construit d'après ce procédé coûte moitié moins cher.

Guillaume II Potier et Eleveur

Il y a peu de jours, S. M. l'empereur Guillaume II était au restaurant Kempinski à Berlin. Il n'y venait ni comme consommateur, ni comme roi de Prusse: il y était comme fournisseur. On inaugurait une salle "Hohenzollern," décorée de carreaux de faïence fournis par la manufacture de Cadinen, propriété personnelle de Guillaume II. Le Kaiser apparaissait donc en public dans un nouveau rôle: celui de potier. Inutile d'ajouter que la visite était une excellente réclame et pour le restaurant et pour la fabrique. M. Kempinski et Guillaume II sont deux personnes qui connaissent la publicité et la manière de s'en servir.

Cadinen est, du reste, une des créations du Kaiser qui lui tiennent le plus au cœur. C'est un domaine situé en Poméranie, dans la triste plaine de l'Allemagne du Nord, tout près de la Baltique. Les terres lui furent cédées à la fin du siècle dernier contre une rente viagère de 15 000 marks, par le possesseur, M. Bakner, mort depuis.

Le Kaiser s'efforça tout de suite d'en faire une exploitation agricole modèle et d'y mettre en pratique tous les procédés de culture qui pourraient montrer aux propriétaires voisins le moyen de rendre plus fertiles leurs médiocres terres.

Dans une conférence faite ces jours derniers à la Société d'Agriculture de Berlin, Guillaume II a lui-même rendu compte de l'œuvre qu'il a accomplie. Dans un territoire marécageux convenablement asséché, l'empereur a pu obtenir des terrains propres à la culture, sur lesquels on ne risque plus, dit-il, de se noyer en voulant aller chercher les canards que l'on a tués.

L'impérial conférencier expliqua longuement comment il fit assécher les cinq cents arpents de ce terrain marécageux et comment ils furent pénétrés d'engrais artificiels. Les frais totaux se sont élevés à 73 850 marks, soit 150 marks par arpent. Toutes les espérances furent dépassées, et même en 1910 le rendement du terrain était de douze mille marks.

Le Kaiser annonça ensuite que pour améliorer son bétail, il avait songé à des croisements et s'était adressé au directeur de la célèbre ménagerie Hagenbeck.

Il fallait, dit le Kaiser, que la production du lait devînt plus abondante. Hagenbeck lui conseilla un croisement entre vaches et taureaux zébus "Zebus indicus major."

Il résulta de ce croisement des bêtes splendides dont le Kaiser n'est pas peu fier.

Chaque année il va faire plusieurs séjours à Cadinen et son activité prodigieuse a, depuis dix ans, métamorphosé ce domaine. Il y organisa d'abord une briqueterie pour fournir des matériaux à ses bâtisses. Puis il fit construire des habitations pour les ouvriers. Bientôt une école et une poste firent leur apparition. Une petite caserne fut nécessaire pour loger les troupes qui séjournent à Cadinen lorsque l'empereur y est. Il fallut ensuite transformer les locaux d'habitation et en édifier de nouveaux pour loger la suite de l'empereur : les étables et les bâtiments agricoles furent considérablement agrandis.

Enfin la création préférée de l'empereur fut, en 1906, la manufacture de faïence qui utilise l'abondante argile du sous-sol. Cette fabrique est la gloire du Kaiser : lui-même choisit les modèles et les dessins ; il organise des expositions de ses produits et, comme on vient de le voir, surveille l'exécution des commandes.

Dans toutes ces entreprises, il porte l'ardeur qui le caractérise. A Cadinen il est le maître absolu ; il n'y a point de Reichstag, ni de constitution qui le paralyse: point n'est besoin d'un ministre pour contresigner ses discours. Aussi s'abandonne-t-il à toutes ses fantaisies et se complaît-il dans les produits de son activité.

Comme éleveur et comme potier, qu'il croise les vaches poméraniennes avec les zébus, ou qu'il décore le restaurant Kempinski de carreaux de faïence, il nous révèle des côtés de son caractère qu'il ne faut pas oublier : il se montre tel qu'il est en réalité : très ouvert aux idées modernes, très ami des innovations, très pratique, excellent homme d'affaires. Il est bon de ne pas se l'imaginer tout le temps revêtu de l'armure de Lohengrin ou coiffé du casque à pointe.

Le chemin de fer de la Jungfrau.

Tous les touristes connaissent le puissant massif que constituent, au milieu de la chaîne des Alpes bernoises, les trois sommets géants Eiger, Moine et Jungfrau. Il y a vingt ans déjà que les ingénieurs rêvaient de construire un chemin de fer au sommet de ce dernier. Mais tandis qu'ils se heurtaient aux obstacles que présentait l'accès de la montagne à l'ouest, du côté de la vallée de Lauterbrunnen, M. Guyer-Zeller, de Zurich, conçut l'idée d'attaquer la montagne de l'autre côté, par le col de la Petite-Scheidegg, en passant sous l'Eiger et le Moine. Il fit mieux encore : il organisa l'entreprise, il constitua une société et en 1896 le premier coup de pioche était donné. M. Guyer-Zeller est mort. Mais l'œuvre a été continuée et comme on sait, les mineurs ont atteint l'avant-dernière étape de la ligne. La nouvelle station est située à une altitude de 3.457 mètres, au Jungfraujoch : neuf kilomètres, dont sept en tunnel, la séparent de la Petite-Scheidegg.

D'après les calculs de M. Guyer-Zeller, la construction de la ligne entière devait durer 5 ans et coûter 8 millions. Mais ces deux chiffres ont été dépassés très largement. Les deux premiers kilomètres, qui sont à ciel ouvert, ont été inaugurés le 2 août 1899 et ce n'est que six ans plus tard qu'après avoir tracé un large demi-cercle dans l'intérieur de l'Eiger, on atteignit sur la paroi sud la station de la Mer-de-Glace qui est restée depuis lors station terminus de la ligne. Après un arrêt de deux années, les travaux furent repris et dès l'automne de 1907 quelques centaines d'ouvriers italiens travaillèrent sans relâche au percement du Moine. La pente qui était de 25 o/o sous l'Eiger n'était plus que de 6 o/o, ce qui facilitait beaucoup les travaux, mais l'altitude élevée rendait l'avancement difficile. Il y a quelques jours enfin, on atteignit le kilomètre 9.250 : il ne restait plus qu'à ouvrir un jour dans la paroi sud de la montagne, à l'endroit où l'on domine le glacier d'Aletsch. Un dernier coup de mine a troué la paroi, au bout d'un couloir latéral de 40 mètres.

Dès cet été les voyageurs pourront jouir de la vue merveilleuse qu'on a de ce belvédère, et même se rendre de cette station au sommet de la Jungfrau qui n'est plus qu'à trois heures de marche. Quant à l'achèvement de la ligne, à la construction de la dernière section de 3 kilomètres qui aboutira au sommet de la montagne (4.166 mètres d'altitude), ce sera l'œuvre de demain. Mais on ne se fait pas d'illusion sur les difficultés énormes auxquelles se heurtera l'exécution de cette dernière partie du programme de M. Guyer-Zeller.

Longévité

Les centenaires sont rares, croit-on généralement ; or, l'Office impérial d'hygiène de Berlin vient de publier le relevé du nombre des centenaires vivants en Europe, et, fait bizarre, le pays où l'on compte le plus de personnes ayant atteint l'âge de cent ans est la Bulgarie. On y compte, en effet, le chiffre extraordinaire de 3.883 centenaires ; après vient la Roumanie, avec 1 074 ; la Serbie, 573 ; l'Espagne, 410 ; la France, 213 ; l'Italie, 197 ; l'Autriche Hongrie, 113 ; l'Angleterre, 92 ; la Russie, 89 ; l'Allemagne, 76 ; la Norvège, 23 ; la Suède, 16 ; la Belgique, 5 ; le Danemark 2, et la Suisse, 0

On voit que les pays balkaniques sont doués à cet égard de qualités toutes particulières.

THEATRE GREENWALL.

Toujours beaucoup de monde pour assister aux représentations de vaudeville qui sont données chaque jour au Greenwall. Le programme est très complet, et les artistes qui l'exécutent sont les meilleurs du genre.

TULANE.

"A Single Man", l'intéressante comédie dans laquelle le grand acteur John Drew tient le premier rôle, attire chaque soir la foule au Tulane.

Matinée aujourd'hui.

CRESCENT.

Aux deux représentations d'hier, au Crescent, le succès du comique Billy Clifford, s'est encore affirmé.

Une seconde matinée sera donnée jeudi.

THEATRE DAUPHINE.

Une excellente représentation de "Thaïs", le célèbre opéra de Massenet, a été donnée hier soir au théâtre Dauphine, par la troupe Lambardi.

Le rôle de Thaïs était tenu par Mlle Dianette Alvina, une artiste à la voix souple et bien timbrée, qui a chanté en français.

Les autres rôles ont été parfaitement tenus et la mise en scène ne laissait rien à désirer.

Aujourd'hui en matinée "Rigoletto", le soir "Le Trouvère".

ORPHEUM.

Tous les numéros du programme de cette semaine à l'Orpheum sont plus intéressants les uns que les autres et sont exécutés par des artistes de premier ordre.

Aussi la salle de la rue St-Charles est-elle comble à chaque représentation.

Il faut mentionner tout particulièrement les exercices de natation exécutés par Odiva, qui sont très admirés et applaudis.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 35 Commencé le 8 février 1912

LE

Chasseur Maudit

GRAND ROMAN INEDIT

Par ELY MONTCLERC

PREMIERE PARTIE

IX

Suite.

Qu'est-ce que la vie pour ce misérable ? Une longue torture .... Donc mieux vaudrait mille fois qu'il fût mort.

—Tu as terriblement raison, mais ...

Le jeune député interrompit sa mère avec un baiser.

—Non, non, fit-il, je n'écoute plus rien, tu n'es pas raisonnable .... tu te rendras malade....

D'ailleurs, songe que je suis exténué de fatigue et permets-moi d'aller prendre un bain réparateur.

Encore une caresse, puis Michel gagna son appartement. Il était satisfait, il avait dissipé les inquiétudes de sa mère. Que son fardeau à lui fût un peu plus lourd, qu'importe, il aurait la force de le supporter.

Et de toute sa tendresse filiale il voulait veiller à ce que les dernières années de Mme Talbot fussent exemptes de nouvelles douleurs.

Sur la route du retour, il avait pensé à une chose. Faire rechercher discrètement dans la région où s'était effectuée la rencontre, l'homme au capuchon.

Le signalement de ce Robert était assez caractéristique pour qu'on le remarquât partout où il passait.

Donc, s'il habitait les alentours de la forêt de Rambouillet, il ne pouvait demeurer invisible.

En faisant une minutieuse enquête sur un rayon très étendu, peut-être le découvrirait-on.

Ce serait alors la fin du cauchemar, car Michel, après s'être assuré qu'il ne commettait pas d'erreur, ferait purement et simplement réintégrer son cabanon à cet aliéné.

Cette pensée, cet espoir, ramenèrent momentanément le calme dans l'esprit du parlementaire. Le jour même, il agit.

Il s'aboucha avec le directeur d'une agence de recherches, et lui confia la délicate mission.

Cet homme avait appartenu longtemps à la police officielle. Il était fort habile, et, chose rare, étant donnée sa profession, d'une scrupuleuse honnêteté.

Talbot lui fit ses confidences.

—Pas commode, pas commode du tout votre histoire, dit Fournier après avoir écouté très attentivement.

Autant vaudrait chercher une aiguille dans une meule de paille. Songer donc ! dix ans ont coulé...

—Je n'aurais même pas essayé, s'il n'y avait l'épisode survenu en dernier lieu. Cela nous donne un point de repère.

—Heureusement ! Sans quoi, monsieur, travailler à pareille besogne serait vous voler votre argent.

Enfin, on va voir. Je prends les recherches en mains et ferai pour le mieux. Espérons qu'on trouvera votre bonhomme !

Fournier se trompait. Il ne le trouva pas. Il battit vainement le pays, de Versailles à Chartres et à Dreux, aucun renseignement utile ne put lui être fourni.

Personne n'avait vu, personne ne connaissait l'homme rencontré par Michel Talbot et sa mère. Si le chauffeur et le valet de pied n'eussent été là pour affirmer au besoin cette rencontre, le directeur de l'agence eût pu en douter.

—Je n'ai rien, absolument rien; chou blanc partout, dit-il au député, lorsque, de sa chasse infructueuse il dut revenir bredouille.

On peut passer après moi, je ne crains personne et j'ai travaillé moi-même. Par conséquent, je suis sûr de mon fait.

L'individu qui vous occupe n'est pas en Seine-et-Oise, je vous le garantis.

—Pourtant, ni ma mère ni moi n'avons rêvé.

—Je ne serai point assez impertinent pour le prétendre. Mais quoi ! vous avez eu affaire à quelque individu malfaisant qui aura pris plaisir à vous agacher.

Il s'est dit:—Des gens calés en panne! Chouette ! et il s'est vengé par des insolences de n'avoir pas le sou.

N'allez donc pas vous monter l'imagination hors de propos. Je conçois qu'en apprenant l'évasion du.... de Robert de Sauves, vous ayez établi des rapprochements pénibles. Toutefois vos craintes doivent être dissipées, complètement dissipées.

—Contre toute vraisemblance, j'ai peur, murmura Michel.

Au-dessus du raisonnement, il y a la prescience, cette voix mystérieuse dont les avis, hélas! sont toujours vrais. Je l'entends, elle me crie : "Prends garde!"

—Sapristi de sapristi ! que ne puis-je vous amener l'homme par une oreille !

Ecoutez, vous êtes un personnage influent vous pouvez obtenir ce qui serait refusé à tout autre.

—Quoi donc ?

—L'autorisation pour moi de visiter les asiles d'aliénés de la France entière, et de consulter le registre des entrées.

—Vous entreprendriez une pareille mission?

—Avec plaisir, car vous y mettrez le prix j'en ai la certitude.

Je ne vous promets pas que cela donnera quelque chose. Mais comme dit le proverbe: qui ne risque rien n'a rien.

—Soit ! approuva le parlementaire, agissons !

***

Celui dont l'image hantait les rêves de Michel Talbot ne semblait guère se préoccuper de cela.....

Tapi dans son antre aux Chartrettes, ne faisant à l'hôtel de la rue d'Anjou, que de très rares apparitions, il poursuivait la construction de ses plans machiavéliques.

Il rêvait de crimes, d'embûches, et son âme s'épanouissait de joie malsaine.

Jamais le comte de Vaudreuil-Lesaigles n'était aussi heureux qu'en ces moments là. Car sa nature perverse n'aimait pas le mal seulement comme moyen de défense, elle aimait le mal pour lui-même, pour les jouissances malsaines qu'il procure.

Tenir entre ses doigts les fils multiples d'intrigues savantes, se substituer au destin, sans être comme lui, aveugle, se savoir le maître absolu d'existences humaines, ne rien redouter de la justice des hommes, dominer, planer, commander aux événements, n'était-ce pas divin ?

Et ce pouvoir fatal n'assimilait il pas Vaudreuil à un Dieu ?

Le jour où Michel Talbot et sa mère mirent le pied au château de la Morinière, il guettait leur venue du haut de la tour ruinée, abrité par la logette du veilleur.

La veille, en suivant Françoise dans les souterrains il avait entendu l'annonce de cette visite, et, de son cœur à ses lèvres, un long cri de funèbre joie était monté.

Ainsi, pour mieux servir sa vengeance, le destin réunissait en faisceau tous ses ennemis ! Quelle ivresse !

Car ceux qu'il poursuivait de sa haine patiente et sans merci, nos lecteurs le devinent aisément, c'étaient Mme Talbot et son fils.

Depuis son évasion de la maison d'aliénés, il s'était caché avec soin, perpétrant dans le silence l'œuvre maudite à laquelle il entendait consacrer sa vie, l'œuvre qu'il commencerait lorsqu'il se sentirait assez fort. Et puis aussi quand ses dettes d'honneur seraient payées.

Nous l'avons dit déjà, et il nous faut le répéter encore, cet homme étonnant professait au plus haut point le respect de la parole donnée, le culte de l'amitié et de la reconnaissance.

Ceux qui lui furent bons et secourables devaient être payés les premiers. Sa vengeance pouvait attendre. Au contraire, plus elle attendrait, meilleure elle serait à savourer !

Toutefois, lorsqu'il se trouva en présence de ceux qu'il haïssait, Vaudreuil eut un moment de faiblesse indigne de ce stratégiste génial, et qui faillit gâter ses affaires.

Il ne résista pas au plaisir de les attendre sur la route en pleine forêt, et de provoquer l'accident d'automobile afin de les contempler de près, de très près, afin de leur lancer quelques sarcasmes au visage, de semer en eux l'inquiétude.

Le caractère effroyablement admirable de Robert, son esprit lumineux, offraient parfois de ces défaillances, de ces petits côtés inconcevables. Mais il n'existe point une gemme, sans défaut. Le génie, qu'il soit malfaisant ou sublime, ne peut toujours planer sur les sommets.

Quand l'automobile des Talbot les eut emportés enfin, Vau-